

AU PREMIER CONGRÈS DE LA LIGUE DE LA PAIX ET DE LA LIBERTÉ, À GENÈVE (9-12 SEPTEMBRE 1867), À PROPOS DE GIUSEPPE GARIBALDI...

Souvenirs du Congrès de la Paix (1)

La plupart de nos amis avaient déserté le banquet dès sept heures prendre le train de Genève. Pour nous qui avons voulu attendre au lendemain, nous partîmes le lundi (9 septembre) à six heures du matin par un bateau qui devait suivre la côte de Savoie. Nous étions une douzaine, entre autre Stampa, le Milanais; De Paepe, de qui la conformité d'âge me rapprochait le plus; Murât, de Paris; Coullery, et deux délégués anglais de la *Ligue de la Réforme*, Odger et Cremer, qui étaient arrivés la veille à Lausanne encore à temps pour assister à la clôture du *Congrès ouvrier*; ils font partie du Conseil général de l'*Association internationale des travailleurs*, et à ce titre ils avaient tenu, avant de se rendre à Genève, à venir nous saluer.

A la première station (2) une douzaine de curés et de frères ignorantins montèrent sur le bateau. Aux stations suivantes, il en vint d'autres, si bien qu'enfin ils se trouvèrent au nombre de plus de cinquante. Ils allaient voir Garibaldi comme nous: Garibaldi, le Messie du dix-neuvième siècle, disait-on à notre banc; Garibaldi, la bête de l'Apocalypse, disait-on au banc des ignorantins.

La navigation ne fut pas trop longue. Nous vîmes bientôt les belles maisons de Genève, toutes pavoi-sées, apparaître à l'extrémité du lac. On apercevait de très loin un grand drapeau italien, rouge, vert et blanc, se balancer à l'angle du palais Fazy (3), où était descendu Garibaldi.

Stampa, qui devait avoir ses entrées particulières auprès du général, nous proposa de nous présenter à lui aussitôt arrivés. Quand le bateau toucha le quai, nous nous dirigeâmes vers le *Cercle international* (4), pour y déposer nos bagages, et Stampa entra au palais Fazy, en promettant de nous rejoindre bientôt.

Il ne se fit pas attendre. Il y avait une demi-heure que nous étions au *Cercle*, nous faisant raconter la splendide réception que Genève avait faite la veille à Garibaldi, lorsque Stampa rentra. Il était suivi de deux personnages qu'il nous présenta. L'un, vêtu d'un long pardessus gris, avec un chapeau de feutre, était un homme de haute taille, à la barbe noire épaisse, à l'air résolu: c'était le fameux *fra Pantaleo*, le moine garibaldien qui avait accompagné *les Mille* à Marsala et qui avait fait avec eux la campagne de Sicile. L'autre était un jeune homme, ancien officier garibaldien, qui habite Paris, et dont j'ai oublié le nom.

Stampa nous dit que Garibaldi venait de prendre un bain, et qu'il dormait en ce moment, mais que nous lui serions présentés à une heure.

Il était onze heures, et l'air du lac nous avait donné de l'appétit. La plupart de nos compagnons étaient partis en quête de logements. Pour moi, je m'attablai devant un frugal dîner (5), en compagnie de Stampa, de fra Pantaleo, de l'officier garibaldien et de Coullery. De Paepe, resté avec nous, nous regarda faire.

C'est une étrange organisation que celle de De Paepe. On ne sait ni quand il dort, ni quand il mange. C'est le plus acharné travailleur que je connaisse. Je l'avais admiré déjà à Lausanne; je l'admire plus en-

(1) Diogène, numéros du 1^{er} novembre au 27 décembre 1867.

(2) Évian.

(3) Au coin de la rue du Mont-Blanc et du quai du Mont-Blanc, - aujourd'hui le Grand-hôtel de Russie.

(4) C'était un modeste local, dans la rue du Rhône, qui servait alors de lieu de réunion aux membres de l'Internationale.

(5) Déjeuner.

core à Genève, où je fus son camarade de chambre. A Lausanne, je l'avais vu, sur la question de la propriété collective du sol, tenir tête à Tolain, à Chemalé, à Longuet et à Coullery, réunis contre lui; sa parole calme, sévère, admirablement nette et claire, avait une véritable éloquence. Je l'avais vu ensuite, au banquet de clôture du Congrès, arracher des larmes aux femmes et faire tressaillir les hommes en chantant la célèbre chanson de Lachambeaudie: *«Ne parlez pas de liberté: la pauvreté, c'est l'esclavage»*.

J'essayai d'engager la conversation avec fra Pantaleo; mais il ne savait pas trois mots de français. Heureusement que l'officier, qui parlait cette langue avec facilité, vint à mon secours. Il me raconta quelques souvenirs de l'expédition de Sicile.

«Si vous l'aviez vu comme je l'ai vu, me dit-il, dans sa robe de moine, avec un poignard et un revolver à la ceinture, dans des endroits où il faisait diablement chaud, vous ne pourriez plus l'oublier. Aussi est-il devenu populaire en Italie. Quand le général Garibaldi fit son entrée à Milan, fra Pantaleo était à côté de lui, dans sa voiture, et il avait une si belle tournure, un air si martial, que ce n'était pas Garibaldi que les femmes regardaient, c'était Pantaleo».

Pendant que son camarade me parlait ainsi, fra Pantaleo, qui ne comprenait pas ce qu'il disait, découpait gravement une aile de poulet, sans mot dire.

Le dîner fini, je me dirigeai avec De Paepe vers un petit hôtel situé au delà de la gare, après avoir pris rendez-vous avec Stampa pour une heure au *Café des touristes*. Nous retrouvâmes à notre hôtel les délégués de la *Reform League*, Cremer et Odger; ce sont de simples ouvriers anglais, qui sont désignés pour faire partie du nouveau Parlement (6). De Paepe et moi ne fîmes que prendre possession de notre chambre, et nous nous rendîmes immédiatement au *Palais électoral* (7) où nous devons nous entendre avec M. Menn, secrétaire du *Congrès de la paix*, relativement à la présentation de l'*Adresse du Congrès de Lausanne*. Nous n'avions pas de temps à perdre, si nous voulions être de retour au palais Fazy pour une heure. Je pressais De Paepe, je le priais de faire hâte, et je ne fus pas peu étonné de l'entendre me dire qu'il ne tenait pas à voir Garibaldi, et qu'il préférerait se promener en attendant deux heures, moment fixé pour l'ouverture de la séance du Congrès.

«Parles-tu sérieusement? lui dis-je. - Très sérieusement. Je reste ici. Pour toi, si tu veux être à temps pour aller faire ta révérence au grand homme, je te conseille de te dépêcher, car il est une heure moins un quart».

Je quittai De Paepe en trouvant qu'il poussait un peu loin le dédain des gloires de ce monde. Pour moi, je ne songeais qu'au bonheur de voir enfin de mes yeux le héros de la démocratie. Je rejoignis Stampa et quelques amis qui attendaient avec lui, et nous montâmes, en fendant la foule, les escaliers somptueux du palais Fazy.

Une émotion inexprimable m'enlevait presque la voix. Tout en montant, nous disions:

«Qui lui parlera?»

- *Tout le monde*, dit Stampa; *ce sera une conversation familière, et non une réception officielle.*

- *Oui, mais il faut pourtant que quelqu'un commence par exprimer nos sentiments. Voulez-vous porter la parole, Coullery?*

- *Si l'on veut»*.

Au haut de l'escalier, nous fûmes reçus par le major hongrois Frigyesi, le même qui, le lendemain, déposa à la tribune du Congrès ses décorations militaires, et dont l'énergique discours fut tant applaudi.

En même temps que nous, se présenta un ouvrier italien en blouse, qui voulait parler à Garibaldi. Le major lui serra cordialement la main et le pria de s'asseoir sur un fauteuil qu'il lui avança, en lui disant que le général le recevrait tout à l'heure. Puis il nous fit entrer dans le salon.

Là se trouvaient déjà une dizaine de belles dames en grande toilette, avec des messieurs en frac et en cravate blanche. Ou nous fit asseoir sur des sofas et des fauteuils, et nous causâmes pendant quelques minutes en attendant l'arrivée du héros. Les deux ou trois Français qui étaient avec nous se montraient passablement émus; les Anglais au contraire restaient impassibles: Odger et Cremer étaient gravement assis

(6) Odger en effet a été membre de la *Chambre des Communes*.

(7) C'est dans cet édifice que le Congrès devait tenir ses séances.

sur un divan, et Walton, renversé dans un fauteuil, les jambes étendues et la tête en arrière, faisait preuve d'un sans-gêne tout britannique.

Stampa, après avoir parlé un moment avec le major Frigyesi, s'approcha de moi et me dit: *«Les choses ne vont pas comme je l'aurais voulu. L'heure de l'ouverture du Congrès étant si rapprochée, le général ne pourra pas nous recevoir en particulier et avoir avec nous la conversation que je désirais. Il ne fera que passer dans cette salle pour distribuer des poignées de main. Mais nous reviendrons le trouver dans un meilleur moment. Il y a d'ailleurs ici toute cette aristocratie - et il regardait les cravates blanches - qui donne à cette réception un air officiel, en sorte que Garibaldi ne se sentira pas trop à son aise dans ce salon».*

A ce moment le major Frigyesi s'approcha d'un petit garçon qui appartenait à l'une des belles dames. Il le prit par la main et le conduisit vers la porte de la chambre où se trouvait Garibaldi, en lui disant: *«Entre, mon ami, le général sera content de te voir. Tu lui donneras la main et tu lui diras: Bonjour, mon général».*

L'enfant, sans s'intimider, pénétra tout seul dans la pièce voisine. Nous le suivîmes des yeux avec émotion, et notre regard restait attaché à la porte qu'il venait de franchir, de l'autre côté de laquelle se trouvait Garibaldi.

Frigyesi revint ensuite à nous, et nous dit: *«Le général va entrer, et c'est vous qu'il recevra en premier lieu. Lorsqu'il vous tendra la main, il faudra prendre garde de la serrer trop fort, car il souffre à la main droite d'une arthrite et des suites d'une blessure qu'il a reçue l'été passé» (8).*

Nous nous étions levés, et nous formions un groupe d'une dizaine de personnes, près de la porte par où Garibaldi devait entrer. Le beau monde qui remplissait le milieu et le fond du salon regardait avec une curiosité un peu dédaigneuse ces gens qui osaient se présenter dans un palais en costume de travail.

Soudain Garibaldi entra, seul. Un frémissement courut dans les groupes. Il avait la tête nue, et était vêtu de la chemise rouge et du pantalon bleu. Il me sembla voir marcher ce portrait que chacun connaît, et qui représente le général debout sur les rochers de son île, une de ses mains sur la poitrine.

Garibaldi est de taille moyenne; il a les jambes un peu arquées par l'usage du cheval. Sa barbe blonde grisonne à peine, mais il a déjà le haut du front chauve.

Stampa s'avança vers lui et lui dit en italien qui nous étions. Garibaldi vint à nous et nous dit en français, sans aucun accent étranger: *«J'ai beaucoup de plaisir à vous voir».* Et il donna à chacun de nous une poignée de main. Coullery lui adressa la parole à peu près en ces termes: *«Citoyen, nous venons vous exprimer nos sympathies. Nous sommes des délégués de sociétés ouvrières de différents pays. Nous vous aimons, parce que nous savons que vous avez toujours combattu pour la liberté, la justice et la démocratie, sans aucune préoccupation personnelle. Nous admirons votre vie de dévouement désintéressé. Aussi vous êtes pour nous un frère».*

Garibaldi répondit à Coullery, en lui tendant de nouveau la main: *«Je vous remercie pour ce témoignage de sympathie, et j'accepte votre fraternité».*

Plusieurs voix dirent alors: *«Citoyen, ce sont nos sentiments à tous, - nous vous aimons, - nous vous admirons».*

A chacun de nous, Garibaldi adressa quelques paroles de remerciement, en les accompagnant d'un cordial serrement de main. Odger et Cremer lui présentèrent une Adresse au nom de la *Reform League*, dont Garibaldi est le président d'honneur.

Puis, regardant du côté du beau monde qui attendait, passablement étonné que les premiers mots du général eussent été pour nous, Garibaldi ajouta: *«Maintenant, voulez-vous permettre que j'aie saluer ces dames?».*

Nous nous retirâmes profondément émus de cette entrevue et de la simplicité pleine de grandeur du héros italien.

(8) Pendant la campagne du Trentin.

Lorsque j'arrivai au *Palais électoral*, la salle était déjà comble. Six mille personnes environ s'y pressaient, et une partie seulement avait pu trouver place sur les bancs. Au centre de la salle, un magnifique jet d'eau répandait la fraîcheur. En face du jet d'eau et adossée à la muraille du côté nord était une grande estrade destinée au bureau; derrière le siège du président s'élevait la tribune, surmontée du mot *PAX* et d'une forêt de drapeaux.

Je parvins, non sans peine, jusqu'au pied de l'estrade, et je trouvai là presque tous mes compagnons du Congrès de Lausanne, assis à la table des journalistes, et taillant leurs crayons. Ils m'offrirent une place au milieu d'eux, mais je préfèrai aller m'asseoir sur les degrés de l'estrade, où Burkly, puis Coullery me rejoignirent. C'était là qu'on était le mieux placé pour tout voir et tout entendre.

Quelques minutes après notre arrivée, on entendit à la porte des cris frénétiques. C'était Garibaldi qui entra. Il traversa lentement la salle au milieu des acclamations enthousiastes de la foule. On se pressait sur son passage pour le voir de plus près, pour tâcher de toucher ses vêtements ou d'obtenir une poignée de main. Au moment où il arriva près de nous, un Italien fanatique se jeta sur une de ses mains et la prit violemment pour la porter à ses lèvres. Garibaldi fit un geste qui nous prouva que l'Italien lui avait fait mal. Il arriva enfin sur l'estrade, où M. Jules Barni, président provisoire du Congrès, le fit asseoir à sa droite dans un fauteuil. Les acclamations se prolongèrent encore pendant un moment.

... Après le discours d'ouverture de M. Jules Barni, professeur à Genève, et celui de M. Émile Acolas, président du Comité d'initiative de Paris, commença la lecture des adresses d'adhésion. La parole fut donnée tout d'abord aux représentants des sociétés ouvrières.

Ce fut l'un de nos camarades, Perron (9), de Genève, qui monta le premier à la tribune: il donna lecture d'une *Adresse des ouvriers genevois*, qui, ainsi que le constate le *Bulletin du Congrès*, «fut salée par de longs applaudissements».

Ensuite vint le tour de l'*Association internationale des travailleurs*. L'Adresse votée par le Congrès de Lausanne fut lue à la tribune par deux des secrétaires de ce Congrès, en français d'abord, par James Guillaume, du Locle, puis en allemand par le docteur Buchner.

Lorsque plus tard la conspiration des fazystes et des aristocrates réussit à aigrir les esprits et à troubler les séances du Congrès, une partie des assistants se montra carrément hostile aux principes socialistes; mais à ce moment-là personne, si ce n'est MM. Dameth, de Molinari, Cherbuliez et consorts, ne songea à se formaliser de la déclaration du Congrès de Lausanne; au contraire, comme on peut le voir dans le *Bulletin*, «des applaudissements prolongés succédèrent à cette lecture».

... Nous formions, à la gauche du président, un petit groupe ou dominaient surtout les délégués du Congrès de Lausanne. Sur l'estrade se trouvaient, assis parmi les vice-présidents, Eccarius, J.-Ph. Becker, Buchner, Odger, Cremer; sur les degrés de l'estrade, je m'étais placé, comme je l'ai dit, avec Coullery et Burkly; tout près de nous était la table des secrétaires français, où écrivaient Ch.-L. Chassin, l'auteur du *Génie de la Révolution*, et Alfred Naquet. Enfin au pied de l'estrade, à la table des journalistes, étaient Albert Fermé pour *le Temps*, Blanc pour *l'Opinion nationale*, Corbon pour *le Siècle*, Tolain pour *le Courrier Français*, Fribourg pour *la Liberté*; j'ignore à la rédaction de quelles feuilles étaient attachés le reste de mes camarades de cette table, Dupont, Murât, Chemalé, De Paepe, Longuet, Vasseur, Perron, etc...

Ce groupe, qui s'était instinctivement placé à gauche, joua véritablement, pendant la durée du Congrès, le rôle de la gauche dans une assemblée délibérante; et le dernier jour, quand les acolytes de Fazy, joints aux «*ficeliers*» (10), essayèrent de dissoudre le Congrès, notre petit coin fut particulièrement l'objet de leurs injures et de leurs menaces.

Quand l'émotion causée par l'audacieuse sortie de Fermé (11) fut calmée, le président annonça que le

(9) Charles Perron, devenu plus tard cartographe, et qui était alors peintre sur émail.

(10) On appelait à Genève les «*ficeliers*», ou la «*ficelle*», un groupe de radicaux dissidents qui avaient abandonné Fazy, lui avaient fait «*de la ficelle*», et s'étaient alliés aux conservateurs. Mais comme conservateurs et fazystes ressentait une égale antipathie à l'égard du Congrès de la paix, les hommes de la «*ficelle*» et les séides de l'ex-dictateur radical se trouvèrent momentanément réunis pour nous combattre.

(11) Fermé avait énergiquement protesté contre la présence, dans le faisceau de drapeaux qui décorait la tribune, d'un drapeau français, surmonté de l'aigle impériale.

général Garibaldi avait demandé la parole pour donner lecture de quelques articles qu'il désirait voir ajoutés au programme.

Garibaldi se lève, et il est salué par de longs et bruyants applaudissements. On attend avec impatience ce qu'il va dire; son discours doit être l'événement de la séance.

Lorsque le silence est rétabli, Garibaldi s'adresse à l'assemblée en français, d'une voix grave et ferme, un peu solennelle; j'ajouterais, si je ne craignais qu'on prît ce détail pour une remarque irrévérencieuse, qu'il appuyait tout particulièrement sur les grands mots, et faisait fortement rouler les *r* à l'italienne; mais ce brin d'emphase lui allait à merveille, et ne servait qu'à donner à son débit plus d'énergie et de grandeur.

«Citoyens, dit-il au milieu d'un religieux silence, vous me permettrez d'abord de retourner à quelques idées qui ont été manifestées par d'honorables orateurs qui m'ont précédé; vous me permettrez d'expliquer pourquoi je ne suis pas de leur opinion».

Et il relève les objections que venaient de faire James Fazy et Schmidlin à certaines parties du programme du Congrès, qu'ils trouvaient compromettantes pour la neutralité suisse. Puis il soumet à l'assemblée les articles qu'il a écrits pour être ajoutés au programme.

«Voici, dit-il, les quelques propositions que j'ai rédigées. J'ai peut-être été un peu précipité dans leur rédaction; il faut l'attribuer à ce que je vais quitter bientôt cette terre d'asile et de liberté» (12).

Garibaldi prend sur la table une feuille de papier, et applique un monocle à son œil droit. Vif mouvement de curiosité. Il lit d'une voix retentissante:

«Propositions.

«Primo. - Toutes les nations sont sœurs.

«Secondo. - La guerre entre elles est impossible.

«Terzo. - Toutes les querelles qui peuvent survenir entre les nations seront jugées par le Congrès».

On se regarde avec quelque étonnement. Garibaldi s'en aperçoit, et il ajoute: *«Vous me direz peut-être que je m'avance un peu trop».* (Sourires dans l'assemblée).

Garibaldi continue:

«Quarto. - Les membres du Congrès seront nommés par les sociétés démocratiques de chaque peuple.

«Quinto. - Chaque nation aura droit de vote au Congrès, quelque soit le nombre de ses membres».

Ces deux articles nous avaient laissés froids. Mais soudain l'œil de Garibaldi s'enflamme; sa tête de lion, encadrée dans une barbe fauve et grise, se relève d'un air sublime, et d'une voix vibrante il s'écrie:

«Sesto. - La papauté, comme la plus pernicieuse des sectes, est déclarée déchue».

Ceci était tout à fait inattendu. Des applaudissements frénétiques accueillirent cette déclaration; la gauche surtout poussait des clameurs à faire crouler la salle. Cela se prolongea pendant un moment, et la démocratie européenne ratifia ainsi, à la face du monde, l'arrêt de déchéance de la papauté. Le silence rétabli, Garibaldi reprit:

«Je ne sais si l'on dira que je m'aventure un peu trop en formulant un tel article. Mais à qui pourrais-je communiquer ma pensée, exprimer librement mes idées, si ce n'est à vous, peuple libre, - et vraiment libre». ajouta-t-il, après une pause, en reprenant son papier.

Mais un revirement inattendu allait succéder à cette explosion d'enthousiasme.

Garibaldi continue la lecture de ses articles:

«Settimo. - La religion de Dieu est adoptée par le Congrès...». Ici, il est interrompu par un brusque mouvement d'étonnement. On entend même quelques exclamations.

(12) Garibaldi n'avait que deux jours à passer à Genève; il devait repartir le mercredi matin.

«C'est une opinion que je soumets», dit Garibaldi. Et il reprend: «La religion de Dieu est adoptée par le Congrès, et chacun de ses membres s'oblige à la propager sur la surface du monde».

Impossible de dire la stupéfaction, la consternation soudaine produite par ces étranges paroles. Le respect empêcha les réclamations bruyantes; mais un silence glacial remplaçant les applaudissements montra à Garibaldi qu'il venait de froisser les sentiments de la majorité de l'assemblée. Il voulut alors justifier son article: «Je vous dois, dit-il, un mot d'explication sur la religion de Dieu dont je viens de parler; j'entends par là la religion de la vérité, la religion de la raison».

Cette explication souleva quelques braves isolés; mais elle n'effaça pas l'impression fâcheuse, qui redoubla lorsque Garibaldi lut l'article suivant:

«Ottavo. - Le Congrès consacre au sacerdoce les hommes d'élite de la science et de l'intelligence; il consacre au néant tout sacerdoce de l'ignorance».

De Charybde en Scylla! nous disions-nous. Qu'est-ce que c'est que ce sacerdoce nouveau pour remplacer l'ancien? Garibaldi grand-pontife et prêchant la théophilanthropie! Quelle chute!

Visiblement affecté par la désapprobation muette de l'assemblée, Garibaldi continua:

«Nono. - Propagande de la religion de Dieu par l'instruction, l'éducation et la vertu.

«Decimo. - La république est la seule forme de gouvernement digne d'un peuple libre».

Ici, il y eut une explosion d'applaudissements, légitimement appelés par cette déclaration, et qui soulagèrent chacun. Garibaldi ajouta: «Ce n'est point là une opinion d'aujourd'hui. La république est le gouvernement des honnêtes gens. Si on le contestait, il suffirait de faire remarquer qu'à mesure que les peuples se sont corrompus, ils ont cessé d'être républicains». Il reprit ensuite sa lecture:

«Undecimo. - La démocratie seule peut revendiquer contre les fléaux de la guerre.

«Duodecimo. - L'esclave seul a le droit de faire la guerre aux tyrans». (Applaudissements enthousiastes à gauche.)

«Ici, fit observer Garibaldi, je m'écarte peu, apparemment, de ce que nous désirons. Je dis et je proclame que l'esclave a le droit de faire la guerre aux tyrans. C'est le seul cas où je crois que la guerre est permise».

Ayant achevé la lecture de ses articles, le général continua en ces termes: «Pour que le Congrès ait d'heureux résultats, il faut qu'on ne se borne pas à celui d'aujourd'hui; il faut qu'après celui-ci on en réunisse un autre; il faut qu'un Comité permanent continue la mission commencée par de généreux et braves citoyens».

Garibaldi avait sur le cœur l'accueil fait à ses propositions religieuses, on le voyait. Il revint sur ce sujet pour terminer son discours: «Si vous le permettez, j'ajouterai encore un mot; je serai bref. En touchant à quelque argument de religion, je suis persuadé de n'avoir pas rencontré l'opinion de tout le monde. Il en est malheureusement ainsi pour cette question. Toutefois, je suis persuadé qu'il n'y a personne qui puisse détacher la question religieuse de la question politique... Je le dis, on ne pourra remédier aux malheurs du monde sans remédier aux abus de la prêtrise».

Garibaldi se rassit. On applaudit encore, mais, de notre côté du moins, c'était l'homme plutôt que les paroles qu'on applaudissait.

A la sortie du Palais électoral, notre petite troupe alla s'installer dans le jardin d'une brasserie située sur la route de Carouge, et on se communiqua les impressions de cette première séance en buvant une chope de bière. Le discours de Garibaldi fut l'objet des plus vives critiques de la part de quelques-uns des Parisiens. Pour mon compte, je trouvai ces critiques exagérées, et il me parut qu'on avait mal saisi les intentions de Garibaldi et le véritable sens de sa religion de Dieu. Je dis qu'à mon avis il fallait interpréter cette expression en la rapprochant du discours prononcé quelque temps auparavant par le général au *Cercle démocratique* de Vérone.

«Moi aussi, avait-il dit en parlant de la Révolution française, je suis un admirateur de ce grand événement qui a été une véritable révolution, qui a renversé des autels les idoles et les simulacres du prêtre de Rome pour y substituer la déesse de la Raison, la vraie religion qui n'abrutit pas l'homme, la religion qui doit émanciper l'humanité».

James GUILLAUME.